Al-tasnît et al-zullîqa, deux techniques de chasse et de pêche du lac Manzala

Nessim Henry Henein

Traducteur : S. Henein et N. Riskalla

Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/ema/1081>

DOI : 10.4000/ema.1081

ISSN : 2090-7273

Éditeur

CEDEJ - Centre d'études et de documentation économiques juridiques et sociales

Édition imprimée

Date de publication : 31 décembre 2006

Pagination : 109-120

ISSN : 1110-5097

Référence électronique

Nessim Henry Henein, « *Al-tasnît et al-zullîqa*, deux techniques de chasse et de pêche du lac Manzala », *Égypte/Monde arabe* [En ligne], 3 | 2006, mis en ligne le 08 juillet 2008, consulté le 07 juillet 2022. URL : <http://journals.openedition.org/ema/1081> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/ema.1081>

AL-TASNÎT ET *AL-ZULLÎQA*, DEUX TECHNIQUES DE CHASSE ET DE PÊCHE DU LAC MANZALA*

Ces deux techniques sont extraites d'un livre sur la pêche et la chasse dans le lac Manzala, auquel je travaille depuis des années et qui va être publié par l'Institut français d'Archéologie orientale. La première, connue sous le nom de *tasnît*, concerne la chasse aux oiseaux migrateurs. La seconde – *al-zullîqa* – permet de capturer des poissons dans de larges plans d'eau gagnés sur le lac et entourés de digues, dénommés *hûsha*. Le premier procédé n'est plus en usage en raison des rapides changements survenus dans l'écologie du lac au cours de la seconde moitié du ^{xx}^e siècle. Je ne l'ai jamais directement observé mais j'en ai entendu la description par des chasseurs qui l'avaient employé. Quant à la seconde technique, je l'ai effectivement constatée en de multiples endroits. Elle compte parmi les nombreux modes de pillage des ressources du lac. Elle est pratiquée illégalement à grande échelle, de toutes parts, et principalement autour des îles. Elle permet éclairer sous différents aspects la situation actuelle du lac.

« L'ÉCOUTE » OU LA CHASSE PAR NOYADE (*TASNÎT*)¹

« L'écoute » (*tasnît*) est une technique ancestrale² utilisée pour la chasse de différents oiseaux migrateurs qui hivernent sur les eaux du lac, tels que les foulques ou diverses espèces de canards. De par sa grande simplicité, elle est pratiquée non seulement par les chasseurs, mais également par les paysans et bédouins des îles. Elle était très répandue lorsque les populations d'oiseaux étaient importantes. Leur nombre diminue aujourd'hui en raison, entre autres,

* Je remercie E. Perrin qui s'est chargée des dernières relectures de cet article.

1. La traduction de cette partie est de S. Henein.

2. Voir Magaud de Aubusson (1891). Wilkinson (1837, vol. II, p. xxx) pense que cette technique était employée dans la vallée du Nil, durant les crues, quand les terrains bas étaient inondés.

de l'assèchement du lac, de sa pollution grandissante par les eaux de drainage et d'égout, de la circulation des bateaux à moteur et à cause de la défaillance de l'autorité gardienne du lac, qui laisse le champ libre aux braconniers.

Le chasseur (*sannât*) attend le crépuscule (*humra*) ou les premières heures de la nuit pour partir. Il descend dans l'eau, la tête recouverte jusqu'à la nuque d'une cagoule de camouflage noire (*wiss*) qui lui permet d'échapper à la vue des oiseaux³. Il porte parfois à la taille une ceinture (*hajla* ou *hijâl*) de cuir ou de corde à laquelle il suspend ses prises. Avec lenteur et précaution, le chasseur s'immerge jusqu'à la poitrine ou aux épaules sans effrayer les oiseaux. Dans la pénombre ou l'obscurité, il localise son gibier par une écoute attentive de leurs cris et bruissements d'ailes (*yatasannat*, d'où le nom de « *tasnît* »). Lorsqu'il a repéré un oiseau isolé, il s'en approche suffisamment pour l'attraper sous l'eau par les pattes. Il le tire alors d'un geste rapide et le coule sans lui laisser le temps de pousser des cris ou de se débattre, ce qui effraierait les autres individus et provoquerait leur envol collectif. Avant que l'oiseau ne meure noyé, le chasseur l'égorge sous l'eau avec un couteau⁴. Certains chasseurs, qui ne portent pas d'arme, égorgent l'oiseau au moyen d'une rémige qu'ils arrachent à l'une de ses ailes et qu'ils plantent avec force au travers de son cou. Le chasseur plie ensuite la plume en deux pour en faire une sorte d'épingle de nourrice qui enserme l'œsophage de l'oiseau. Il arrache alors ce conduit vital en tirant fortement sur la plume. Le chasseur attache l'oiseau mort à sa ceinture et cherche une nouvelle proie. Un *sannât* m'expliquait un jour qu'après ses prises, il sentait le sang des oiseaux attachés à sa ceinture couler sur son corps et réchauffer ses cuisses engourdis par l'eau froide des mois d'hiver. Quand sa ceinture est garnie d'oiseaux, le chasseur les dépose sur son bateau mouillé à quelques dizaines de mètre puis repart à la chasse. Les chasseurs qui ne portent pas de ceinture se contentent de briser les ailes de l'oiseau et le laissent sur l'eau⁵. Ils

3. Des cagoules similaires sont utilisées durant la journée par des pêcheurs qui pratiquent la technique *qadamât*. Ils la mouillent pour se rafraîchir la tête et se protéger du soleil. Dans l'île de Cebu, aux Philippines, les filles qui plongent à la recherche de coraux et d'huîtres se protègent également la tête avec une cagoule. Les pêcheurs du lac Manzala qui pratiquent « l'écoute » en plein jour, aux moments où la fréquentation des oiseaux est la plus importante, se couvrent la tête d'un leurre en forme d'oiseau ou de grandes feuilles de jacinthe d'eau, afin de s'approcher d'eux sans les effrayer. Au Mexique, les chasseurs de canards sauvages emploient une technique comparable en portant une grandealebasse percée de deux trous au niveau des yeux. (Leroy-Gourhan 1973, p. 72).

4. Les chasseurs égorgent les foulques immédiatement car une fois captifs, ces oiseaux attrapent parfois une sorte de diarrhée qui leur fait perdre du poids, ce qui diminue leur prix de vente.

5. Dans la langue égyptienne, la veuve est désignée comme une « femme aux ailes brisées » (*maksûrat al-jinâh*).

Figure 1a : Plan schématique de la *hûsha* et de la *zullîqa* : 1. Eau de la *hûsha*; 2. Eau du lac; 3. Digue, (a,b,c,d) : ouvertures; 4. L'île; 5. Caisse; 6. *Kharkhûr*; 7. Écoulement de l'eau du lac à travers la *jarrâya*.

ne récoltent leurs prises qu'après en avoir chassé un nombre suffisant. Garney décrit en 1876 une méthode similaire utilisée pour la chasse aux foulques, où le chasseur emploie un filet épervier pour capturer l'oiseau (au lieu de la furtive capture manuelle) et ramène ce dernier au bateau sans l'égorger⁶.

*Al-zullîqa*⁷

Cette pratique illégale consiste à attirer les poissons d'une *hûsha* dans une caisse qui joue le rôle d'un piège. Cette technique est fondée sur la constatation que les zones les plus poissonneuses se trouvent très souvent au point de rencontre entre deux courants, l'un d'eau plus douce que l'autre, comme cela se produit au niveau des ouvertures qui relient le lac à la mer Méditerranée et aux points où les canaux et les drains débouchent dans le lac.

La figure 1a représente un plan schématique d'une petite *hûsha* de forme carrée mesurant 50 m sur 50 m environ, adossée à la rive d'une île (4)⁸. Elle est entourée d'une digue en terre (3) qui commence sur la rive de l'île et dessine trois côtés pour aboutir de nouveau à la rive. Cette digue peut être

6. Cité par Meininger, P. (1981), p. 79.

7. La traduction de la deuxième et troisième partie est de N. Riskalla.

8. La surface de la *hûsha* peut atteindre plusieurs feddans (0,42 ha) suivant le pouvoir de son propriétaire ou, dans certains cas, de celui qui se l'est appropriée illégalement.

construite en briques cuites et cimentées. Sa largeur atteint 1,20 à 1,50 m à la base et 0,70 à 1 m au sommet. Elle dépasse de la surface de l'eau du lac sur une hauteur de 20 à 40 cm. Quatre ouvertures circulaires, d'un diamètre de 50 cm environ, sont réparties sur les côtés. Les ouvertures a, b, c, sont placées à l'ouest, et la quatrième (d) au sud. On peut les fermer avec de la boue au moment du pompage des eaux de la *hûsha*. Dans la figure 1, les ouvertures sont dessinées bouchées. À l'intérieur de la *hûsha*, à peu près au centre du côté nord de la digue, est construite une caisse cubique de 1 m sur 1 m (5), en briques cuites cimentées, que l'on appelle *zullîqa* ou *sunduq*. Elle peut être parfois fabriquée avec d'épaisses planches de bois. Cette technique de pêche porte le nom de la caisse *zullîqa*.

Sur le côté sud de la caisse, au niveau de sa bordure supérieure, se trouve une tige de bambou (6), mesurant de 0,80 à 1 m de long et d'un diamètre de 5 à 8 cm. Ce bambou s'appelle '*uqla* ou *kharkhûr*. L'intérieur a été nettoyé et il forme comme un tuyau dont on a bouché l'une des extrémités (fig. 1b, détail du bout de bambou, 2). Au centre est pratiquée une fine ouverture horizontale, de 20 cm de long et d'une largeur ne dépassant pas les 7 mm. Ce bambou est fixé horizontalement et dépasse de quelques centimètres seulement le niveau de l'eau de la *hûsha* (fig.1b, coupe). Le long de la paroi de la caisse est aménagée une étroite rigole (*jarrâya*) qui permet de faire couler un filet d'eau dans la *hûsha* par la fente du bambou.

Figure 1b : 1. Morceau de bambou; 2. Bouchage; 3. Écoulement de l'eau du lac.

Pour faire entrer les poissons dans la *hûsha*, la rigole est fermée et les ouvertures a, b, c, d, ouvertes. Quand le propriétaire estime qu'il y a assez de poissons, il fait clore les ouvertures et laisse les poissons à l'intérieur durant une période pouvant atteindre plusieurs semaines pour qu'ils se développent et grossissent. Les deux tiers de l'eau sont ensuite évacués et déversés dans le lac au moyen d'une vis d'Archimède, actionnée à la main, ou avec des

Figures 2a et 2b : Plan et coupe de la caisse *zullîqa*.

pompes mécaniques. Tous les poissons se retrouvent ainsi durant deux jours dans une quantité d'eau insuffisante, une période appelée *ta'tfsh*, ce qui signifie « assoiffés », ici d'oxygène.

Dès que la respiration des poissons devient difficile, la rigole est ouverte, permettant l'écoulement d'un filet d'eau du lac par la fente de la tige de bambou, qui s'épanche lentement à la surface de la *hûsha*. Les poissons « assoiffés » d'oxygène s'y précipitent⁹. Ils sautent alors très haut à la recherche de l'eau et retombent dans la caisse (fig. 2a et 2b). Les poissons de la famille des mulets qui ont la capacité de sauter sont encore plus vigoureux lorsqu'ils cherchent désespérément de l'eau. Il est étonnant de constater que même le silure *qurmût* survit plusieurs jours dans très peu d'eau¹⁰. Dans ces circonstances particulières, il parvient, tout comme le poisson-chat et le tilapia, à sauter jusque dans la *zullîqa*.

Différentes sortes d'épuisettes sont utilisées, comme le *milqaf* ou le *shilb*, pour ramasser les poissons dans la *zullîqa*. L'utilisation d'un filet d'eau pour attirer les poissons est comparable à une technique employée par les Japonais pour pêcher le thon¹¹.

Sur le lac, les dignitaires et les gens influents ont monopolisé cette technique de pêche avec la *zullîqa*, à tel point que le général Abdel Monsef Mahmoud (1967, p. 107), ancien directeur des garde-côtes, chargé de la surveillance du lac dans les années cinquante, regrette que :

cette technique de pêche illégale ne soit pas seulement l'apanage des tribus bédouines et des paysans. Elle les a dépassés pour tomber entre les mains des dignitaires et des grandes familles de la province. Plusieurs d'entre eux monopolisent les *hûsha* et les exploitent pour la pêche. Le problème d'un commerce tribal s'est transformé en une lutte d'influence entre les familles, et les régions qu'elles monopolisent, et qui sont devenues leur apanage. On les appelle la « famille », et personne hors de ses membres n'ose s'en approcher.

9. Les poissons de la famille des Mugilidés nagent à contre-courant, face aux vents. C'est la raison pour laquelle la petite rigole a été ouverte sur le côté nord de la *hûsha*, en fonction de la direction des vents dominants, qui soufflent du nord.

10. Gaillard, C.(1923, p. 51).

11. G. Atanasi (1968, p. 64) la décrit en ces termes : « Sur le côté du bateau, se trouvent des tuyaux élastiques aux extrémités en roseaux, placés à égale distance, et d'où l'eau se déverse, formant sur un vaste espace à la surface de l'eau comme une vague de petits poissons. Le thon s'y précipite et les hommes jettent alors quelques appâts vivants pour qu'il s'approche d'avantage. Ils coupent ensuite l'écoulement de l'eau et commencent leur pénible activité de pêche avec les roseaux et les hameçons ».

MES SÉJOURS AU LAC MANZALA

Je pense qu'il serait intéressant d'expliquer comment j'ai découvert cet endroit, quelles relations j'ai entretenues avec lui, les raisons de mon choix de décrire les activités de ses gens, ma manière de procéder et comment j'ai vécu parmi eux.

J'ai découvert cette région au cours de l'hiver 1988, à l'occasion d'une courte visite à Matariyya, ville située les rives du lac Manzala. Le lac m'a impressionné par sa beauté. Attiré par l'étude de la construction des bateaux si particuliers à cet endroit, mes visites se sont répétées. Je me suis installé dans la ville durant plusieurs semaines, en compagnie d'un maître charpentier (*mu'allim*) 'Ubayd al-Qattân. Au cours de cette période, j'ai fait la connaissance de quelques chasseurs d'oiseaux et pêcheurs. J'ai écouté leurs histoires et observé plusieurs de leurs techniques de chasse et de pêche. J'ai également constaté que certaines de leurs activités quotidiennes ressemblaient à celles que nous connaissons des sociétés antiques, installées autour des marécages du nord du Delta et qui vivaient de la chasse des oiseaux et de la pêche, ainsi que de la cueillette des roseaux et du *burdî* (*Typha angustata*). Nous en trouvons le témoignage sur les bas-reliefs et les peintures des tombes et des temples de l'ancienne Égypte.

LA PREMIÈRE VISITE À MATARIYYA

Lors de ma première visite à Matariyya, j'aperçus des centaines de bateaux aux mâts élevés portant leurs longues antennes inclinées autour desquelles s'enroulaient leurs voiles blanches. Ils étaient réunis en deux groupes situés à chaque extrémité de la ville, al-Uqbayn au nord et al-Jusna au sud, distantes de moins de deux kilomètres.

L'activité de toute la ville est centrée sur la pêche. La plupart des magasins vendent des filets, des cordages, les fers et accessoires des bateaux. On y trouve aussi quelques petits ateliers de forgerons qui fabriquent les ferments destinés à la construction des bateaux. Le marché se tient dans la rue principale du bourg. Des marchands ambulants y poussent des bateaux posés sur des chariots avec deux roues de bois, et qui leur servent d'échalas. Les centres de collecte des poissons se situent sur les rivages du lac. Quelques-uns occupent le rez-de-chaussée de bâtisses ne dépassant pas deux ou trois étages, dont certaines sont construites avec les restes colorés des bois des bateaux. Leurs toits sont en tiges de roseaux et les portes en tôle de baril et en pièces de bois. Au sud de la ville, sur de grandes étendues, des femmes tissent des nattes en roseaux sur des métiers à pierre rudimentaires, installés devant les portes des maisons. Les cafés sont nombreux dans les rues, les ruelles et le long des rivages. Des charrettes traînées par des ânes faméliques transportent des bourriches de poissons et des caisses en bois suintantes. Sur les vastes étendues

des rives du lac, les charpentiers construisent des bateaux. Les marchands d'oiseaux migrateurs les étalent, vivants, les ailes croisées derrière leur dos, ou éborgés à même le sol ou sur des caisses en nervures de feuilles de palmiers. Les rues du bourg sont humides et remplies d'immondices. Au milieu de ces ruelles étroites qui aboutissent au lac, les eaux d'égouts s'écoulent à ciel ouvert et ont formé de petites rigoles. Les rats et les belettes sont communs dans ces lieux où ils trouvent leur pitance dans les tas d'ordures, couverts de mouches et de nuées de moustiques qui s'activent dès le coucher du soleil. Il y a de nombreux fripiers sur le marché. La plupart des hommes portent des barbes épaisses et négligées. Ils sont coiffés de bonnets de laine noire. Sur les rives du lac, on aperçoit quelques pêcheurs assis, en train de réparer leurs filets.

Ce monde particulier et étrange m'a subjugué et m'a fortement incité à tenter de le comprendre. Mais comment pourrais-je y pénétrer, moi, le Cairete étranger? Et comment les habitants m'accepteront-ils parmi eux? Et les pêcheurs, se rapprocheront-ils de moi? Je fus surpris par ce monde contradictoire, dans lequel s'opposent d'une part la saleté du lieu et la misère visible de ses habitants et d'autre part la beauté du lac, l'élégance des bateaux de pêche aux voiles blanches, les nuées d'oiseaux migrateurs.

Malgré la misère des gens, je me suis intéressé à l'ensemble de leurs activités, remarquables à plus d'un titre. Certaines d'entre elles étaient déjà en usage dans l'Antiquité, par exemple l'emploi du filet hexagonal à oiseaux (tenderie) ou encore l'utilisation des roseaux. Je désirais connaître ce patrimoine de techniques et de savoir-faire simples, efficaces et ingénieux.

MON PREMIER SÉJOUR À MATARIYYA

Mon intérêt s'est tout d'abord porté sur la construction des bateaux. J'ai exposé mon projet à monsieur Nicolas Grimal, directeur de l'IFAO à cette époque, qui l'a approuvé et je l'en remercie. À cette période, la société Elf Aquitaine effectuait une prospection du lac (*seismic survey*), comme étude préliminaire sur les possibilités d'extraction de pétrole. J'ai demandé à mon ami, feu Christian Bastien, qui était le directeur de cette étude et en étroite relation avec les autorités du lac, de me présenter au chef de la Police de la pêche de Matariyya. J'ai expliqué mon projet à cet officier et il m'a promis d'arranger les choses dans un délai de quelques jours. Nous nous sommes fixés un rendez-vous lors duquel il m'a présenté au *haji* 'Ubayd al-Qattân, le plus célèbre fabricant de bateaux en bois de Matariyya. Il m'a également choisi un appartement des plus modestes dans une maison de deux étages, donnant sur le lac et appartenant à un poissonnier qu'il connaissait bien. Je n'ai pas hésité un seul instant et je l'ai loué au mois de décembre 1990. Cet homme utilisait le rez-de-chaussée comme entrepôt, où il restait assis toute la journée, en buvant du thé noir et fumant le narguilé préparé par l'un de ses ouvriers, en attendant l'arrivée des pêcheurs qui venaient lui livrer leurs poissons avant le coucher du soleil.

Sur la rive du lac, le *hajj* 'Ubayd al-Qattân commençait alors la construction d'un bateau de pêche devant mesurer 9,50 m de long et 1,75 m de large. J'ai accompagné cet homme durant presque cinq semaines depuis l'achat du bois jusqu'à la peinture de la coque, passant mes journées avec lui, depuis son arrivée le matin jusqu'à son départ au coucher du soleil. Je notais mes observations, prenais des photographies et relevait les mesures des sections de bois. Une fois mes heures de travail auprès du *hajj* terminées, je me rendais à l'entrepôt voisin où les pêcheurs venaient vendre les poissons, pour me reposer et regarder le tri, la pesée et l'emballage. J'assistais à leurs transactions et parfois le propriétaire du local, qui savait à peine écrire les noms des pêcheurs, me demandait d'enregistrer les comptes sur son petit carnet.

Au cours de cette période, j'ai rencontré de nombreux pêcheurs et des habitants du bourg. Avec le temps, les relations que j'entretenais avec quelques-uns d'entre eux se sont consolidées. Je découvrais ainsi certains aspects de leur métier, leurs problèmes ainsi que les enjeux complexes de l'exploitation du lac. Tout ceci a excité ma curiosité. Je décidais alors de revenir l'année suivante pour entreprendre une étude sur les techniques de pêche encore en usage.

J'appris juste avant mon départ pour le Caire que le propriétaire de l'appartement que je louais collaborait d'une certaine façon avec le chef de la Police de pêche. J'ai compris que cela lui permettait de contrôler mes faits et gestes. Cette situation a fait naître en moi un sentiment de malaise et je me suis senti mis à part. Cette relation a cependant facilité mon retour l'année suivante.

MON SECOND SÉJOUR À MATARIYYA

Je suis retourné à Matariyya à l'automne 1990 pour y étudier les techniques de pêche et de chasse. Beaucoup de pêcheurs et quelques habitants me connaissaient et s'étaient habitués à mon visage. Lors de ma première visite, j'avais fait la connaissance d'un homme généreux. Il approchait la cinquantaine et avait le visage poupin. Il possédait une maison à deux étages, chacun habité par l'une de ses épouses. Quand il apprit que je recherchais un logement, il proposa de me louer l'un de ses appartements tandis qu'il habiterait avec ses deux épouses dans l'autre. Je manifestai mon inquiétude, mais il m'assura qu'elles étaient comme deux sœurs unies par une sympathie réciproque. Il insista et je dus m'incliner : j'acceptai de loger chez lui.

Avec la transformation de la ville de Port-Saïd en zone franche, certains pêcheurs et propriétaires de bateaux à Matariyya se sont livrés au trafic de marchandises importées en contrebande par le lac au-delà de la zone douanière. Cet homme s'était ainsi enrichi, grâce au commerce, comme tant d'autres propriétaires, et il avait pu prendre une seconde femme. Les habitants de Matariyya ont souffert de ces nouveaux riches, les valeurs morales ont été ébranlées et de petits pêcheurs ont pu être corrompus.

COLLECTE DES OBSERVATIONS

La société Elf Aquitaine m'avait offert un canot à moteur et obtenu l'autorisation spéciale nécessaire à sa navigation. Ceux-ci sont en fait interdits sur le lac et uniquement réservés aux membres de la Police de la pêche. Pour le conduire, j'eus recours à un pêcheur du nom de 'Antar, qui avait travaillé pour cette société. Il connaissait bien le lac qu'il avait parcouru dans tous les sens. Il m'a beaucoup aidé au cours de nos expéditions. Souvent, il me présentait aux pêcheurs durant leur travail et leur expliquait ma mission afin de les rassurer, car la plupart d'entre eux braconnaient et utilisaient des filets non-conformes.

J'allais dans mon canot à moteur, quatre ou cinq jours par semaine, dès que la brume matinale se levait. Aussitôt que j'apercevais des pêcheurs, je m'arrêtais pour les observer. Je les questionnais sur les éléments qui me semblaient importants; je prenais des clichés et dressais des croquis qui me permettaient de comprendre et d'expliquer leur manière de procéder. De retour chez moi, je mettais mes notes en ordre. Je découvrais alors de nouvelles questions et le lendemain je recherchais des pêcheurs pratiquant la même méthode de pêche.

Grâce aux récits de vieux maîtres pêcheurs j'ai pu décrire les nombreuses techniques déjà disparues. Parmi ceux-ci, je ne peux oublier le *hajj* Kinânî. Il avait cessé de pêcher à cause de son grand âge et de sa santé déclinante. Il continuait pourtant à confectionner des filets et gagnait ainsi sa vie. Je le considérais comme mon maître durant mon séjour. Je le faisais chercher avec une charrette basse tirée par un âne, réservée habituellement aux blocs de glaces et aux caisses de poissons. Des hommes le transportaient dans mon logement. Nous y passions la journée à discuter de ses souvenirs de pêcheur. Paix à son âme.

UTILITÉ DE LA RECHERCHE

Après quelques semaines j'ai découvert comment vivaient les pêcheurs. J'ai appris quelles étaient les pratiques légales et illégales, compris pourquoi les pêcheurs étaient poussés à braconner ainsi que les raisons de la pollution du lac. Dès lors, l'émerveillement des premiers jours s'est transformé en déception engendrant la colère. Tout le travail que je faisais sur les techniques de pêche et de chasse me paraissait dérisoire face à la destruction du lac et à la disparition de nombreuses espèces de poissons et d'oiseaux. À ce jour, je me demande encore quel est l'intérêt d'une telle recherche pour l'avenir. J'ai néanmoins voulu achever ce travail.

Les voyageurs qui traversèrent le lac au cours des deux derniers siècles ont souligné l'abondance et la variété des poissons et des oiseaux. J'ai ainsi compris que la dégradation de son environnement est due à une gestion

défaillante et déplorable. Elle est aussi la conséquence d'une classe de profiteurs qui ne fait rien pour y remédier et ne respecte pas les injonctions administratives des autorités pour améliorer l'exploitation du lac face à cette situation devant laquelle on se sent désarmé. Je réalisai néanmoins l'importance d'être un des derniers témoins de la richesse de techniques artisanales en train de se perdre.

RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES

- 'ABD AL-MUNSIF Mahmûd, 1967, *'Alâ difâf buhayrât Misr* (Sur les rivages des lacs d'Égypte), Le Caire, Dâr al-Kitâb al-'Arabî li-l-nashr wa-l-tawzî'.
- ATANASI G., 1968, *Istrâtîjiyyât sayd al-asmâk* (Les stratégies de pêche), Le Caire, Dâr al-Ma'ârif.
- GAILLARD C., 1923, *MIFAO*, 51.
- LEROY-GOURHAN André, 1973, *Évolution et techniques*, t. 2, *Milieu et techniques*, Paris, Albin Michel.
- MAGAUD D'AUBUSSON Louis, 1891, « Les canards d'Égypte et leur chasse », *Revue des Sciences naturelles appliquées*, n° 18.
- MEININGER, Peter L. MULLIE et C. WIM (dirs), 1981, *The signifiante of Egyptian wetlands for wintering waterbirds*, The Holy Land Conservation Fund, New York.
- WILKINSON John Gardner, 1837, *Manners and customs of the Ancient Egyptians*, John Murray, Londres, 3 vol.